

N° 99. — 20 MAI 1947.

L'ÉCRAN français

15F

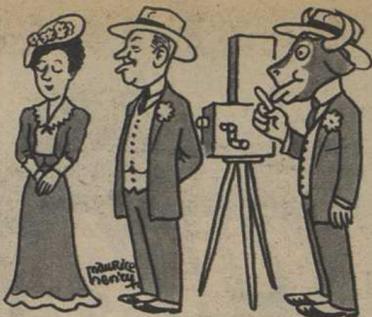
Paris-Cinéma

★ L'HEBDOMADAIRE INDÉPENDANT DU CINÉMA ★ L'HEBDOMADAIRE INDÉPENDANT DU CINÉMA ★



MARIA CASARES,
duchesse de Sanseverina,
héroïne spirituelle et pas-
sionnée de « La Chartreuse
de Parme » que tourne à
Rome Christian-Jaque

(Photo ALDO)



Vatican picture C

ALEXANDRO BLASETTI, ce réalisateur italien quelque peu déconcertant (il est, à la fois, l'auteur de *La Couronne de fer*, ce grandissime mélodrame, et de *Quatre pas dans les nuages*, d'une simplicité, d'une authenticité étonnantes), est venu à Paris présenter son film *Un jour de notre vie*, dans lequel on retrouve des traces de l'une et l'autre des deux œuvres ci-dessus.

Ce film a été produit par une firme romaine dont les accointances avec le Vatican ne sont pas cachées. Une firme dont le nom : « Universal » constitue tout un programme et qui, d'ailleurs, voit les choses en grand et d'une façon vraiment « catholique » dans le sens étymologique.

Car, elle ne se content pas de faire travailler les techniciens italiens : Blasetti, qui prépare *Fabiola*, Pietro Germi qui a terminé *Le Témoin* ou Mario Soldati qui achève *Danièle Cortis*. Voici qu'en France, on annonce, sous son impulsion, un *Christophe Colomb*, d'après Claudel, de Jacques Becker, un *Ignace de Loyola* de Robert Bresson.

On parle également, ailleurs, de l'engagement de Lindberg (celui de *Dernière Chance*), de Lindstrom. Et l'on dit même que René Clair serait sollicité, toujours par la même firme, pour porter à l'écran *L'Annonce faite à Marie*.

« Tu es Petrus et super banc petram edificabo cameram meam » doivent se dire les hauts dignitaires de l'Église, mettant au goût du jour la parole d'un Évangile quelque peu dépassé par les événements...

Et, le cinéma étant, hélas, à base de capitaux, le denier de St-Pierre servira désormais à payer les cachets des plus grandes stars « in the world ».

Etre ou ne pas être... Jovet ?

DANS Quai des Orfèvres, M. Clouzot dirige Louis Jovet et, dès le premier jour, la première prise, la première réplique de notre grand acteur, le metteur en scène intervient :



Coupez !..

Puis : « Je vous demande pardon, M. Jovet, mais, ici, vous ne jouez pas le rôle de M. Jovet mais celui de l'inspecteur Antoine... Allez... recommencez !... »

Et on a recommencé... Depuis, l'inspecteur Antoine reste pensif et M. Louis Jovet qui se vante de ne jamais aller voir les films qu'il a tournés fera peut-être une exception pour Quai des Orfèvres où, grand miracle, il lui arrive de paraître en amorce quand un figurant à une réplique importante pour l'action.

Sans illusion !

LE MINOTAURE a rencontré Lucien Coëdel sur les Champs-Élysées. — Vous savez que Coco, se prenant pour Tartarin, a été griffé par un lion en tournant Une belle garce (avec Ginette Leclerc comme ce titre l'indique).

Ce que c'est que de trop aimer les chats !

Le Minotaure a demandé à cette glorieuse victime du service :

— Alors ?... qu'est-ce que tu fais en ce moment ?...

— Je vais retourner en Italie pour La Chartreuse... mais en attendant... je vais en faire un de film !... mais alors : un chouette !... cinéma français pas mort... tu verras... de quoi se marrer !...

Et il en rigolait d'avance !...

De l'humour noir en quelque sorte... Mais de quelle production s'agit-il ?...

Cher Coco, pourquoi faire des cachotteries à ton vieil ami-notaire ?...

Jean Painlevé présente ses derniers films

COMME chaque année, Jean Painlevé vient de présenter dans la grande salle du Palais de Chaillot ses dernières réalisations. L'affluence des spectateurs montrait combien le public s'intéresse aux courts métrages scientifiques.

Dans *L'écriture de la danse* (méthode Pierre Coaté), Jean Painlevé après avoir exposé brièvement par l'image (peut-être trop brièvement) les bases d'une nouvelle écriture chorégraphique, sautait au vol le prétexte pour présenter, non sans poésie, deux danseuses évoluant sur les *Jeux d'enfants* de Bizet.

Tel Walt Disney dans *Fantasia*, il nous fait ensuite assister à la naissance du Monde ainsi bien qu'aux fins éventuelles qu'on peut lui prédire : Notre planète la Terre est un film commandé par la Commission du Cinéma d'enseignement. Des mégalosaurus s'y promènent dans des paysages lunaires et Paris y est englouti sous les eaux.

Ce n'est que dans *Assassins d'eau douce* que Painlevé donne sa pleine mesure. Admirablement soutenues par une musique de jazz brutale, cruelle, et déconcertante, c'est une tranche de vie particulièrement émouvante que ses images nous présentent. Insectes, vers, larves de tout poil s'y entre-dévorent en toute simplicité. Grâce au grossissement on pénètre dans un monde étrange et terrible, dont les héros, monstres minuscules, bardés de chitine, dragons de quelques centimètres retrouvent dans leurs luttes les gestes et presque les expressions humaines : que ce soit dans la cruauté du meurtre ou dans l'attitude suppliante de la victime, dont l'imagination croit entendre les cris.

Un excellent court-métrage, qui mérite la plus large diffusion dans les salles.

Nous avons assisté à un des récents cours de Mme Andrée BAUER THEROND, et nous avons été frappés du dynamisme et de l'enthousiasme dans lesquels travaillent tous les jeunes artistes. Une ambiance est créée pour chaque scène... s'agit-il de tragique : rideau de fond noir, projecteurs, ombres ; de comique : clarté, lumière, gaieté.

Mme Andrée BAUER THEROND veut que l'on travaille dans la sincérité, la foi ardente en son art.

LE FILM D'ARIANE

Martine Carol fait quatre pas dans les nuages

CE ne pouvait être plus réussi. Au fond, cette cérémonie des plus officielles avait revêtu la gracieuse apparence d'une partie de campagne.

Tout d'abord, expliquons-nous : il s'agissait de baptiser à Toussus-le-Noble, de donner le coup d'envoi, si vous préférez, à un prototype français d'avion de tourisme, que les Imprimeries Paul Dupont viennent d'acquérir, pour servir à leur propagande.

Un baptême présuppose une marraine. Et celle qui fut choisie était bien la plus charmante d'entre tous : Martine Carol. La toute jeune vedette, qui a bénéficié récemment d'une publicité qu'elle n'avait pas souhaitée, était venue souriante dans un tailleur imprimé qui, lui aussi, avait une légère tendance à voler au vent.

Martine Carol, en présence de personnalités aéronautiques, de M. Chaix, directeur des Imprimeries Paul Dupont, de M. Michelet, président de la société, du commandant d'Asier, présida le déjeuner.



Puis, elle brisa fort gentiment une bouteille de champagne sur le train d'atterrissage de l'avion. Celui-ci se singularise par sa forme : une cabine ovoïde, un double fuselage et un moteur propulsif arrière...

Quelques brefs discours et l'hélice tourna.

Les privilégiés purent faire, à bord de cet appareil, quatre pas dans les nuages. Parmi eux, la marraine Martine Carol, bien entendu, les officiers, Mlle Kerenti, belle-sœur d'André Lugnet et votre serviteur, le Minotaure, fier d'avoir quitté, pour une heure, le plancher des vaches.

LIRE LA SUITE PAGE 13

Croquis à l'emporte-tête...

PIERRE RENOIR

CLAUDE, Pierre et Jean, comme on l'a dit d'un autre, ce n'est pas un nom qu'ils avaient à se faire, mais un prénom. Car le nom était bon, et il l'est resté. Avec le temps, il gagne même en prestige, puisque c'est celui de l'un des plus grands peintres français, Auguste Renoir, le maître des chairs grasses et des lumières ombreuses, le Rubens de l'impressionnisme, dont le moindre trait de crayon, quarante ans après sa mort, est une valeur autrement sûre que les Suez ou les Royal-Dutch. Le destin d'ailleurs voulu que ce bon Dieu de la palette, par le truchement de ses fils, ait continué, même après sa disparition, à servir les arts français : c'est en effet ses tableaux qui, tombés en héritage entre les mains de Jean ou de Pierre (de qui souvent ils représentaient les traits), ont aidé celui-ci à débiter au cinéma, en révélant, dès ses premières bandes, un talent original, ont permis à celui-ci de commander dès l'abord les spectacles d'un nouveau directeur de théâtre qui s'appelait Louis Jouvet...

Pierre Renoir : un beau nom, qui rend un son plein et précis. L'homme à qui il appartient s'est souvent présenté à nous, à la scène ou l'écran, sous l'aspect d'un roi ou d'un empereur, quand il n'était un foudre de guerre ; hier encore, le roi Claudius de Shakespeare, le maréchal de Saxe de Salacrou. Par la grâce de Jean Giraudoux, dans *Amphytrion 38*, il s'était élevé à la dignité suprême de Jupiter, et, ma foi, tout vêtu de blanc et auréolé de majesté, on comprenait que la faible Alemène tombât entre ses bras. Promotion inattendue, le voilà devenu leader syndical, puisqu'on vient de l'élire président de la Fédération du spectacle. C'est dire que l'autorité de tonnerre de Zeus que les spectateurs lui reconnaissent, sur les planches et à l'écran, ouvriers du spectacle, acteurs et auteurs la lui reconnaissent également, dans la vie, en même temps qu'une probité à toute épreuve et le sens de la mesure.

Sa biographie nous dit que, sorti à vingt-deux ans du Conservatoire avec un premier prix de tragédie, il entre à l'Odéon, fait carrière sur les Boulevards, débute même au cinéma, au temps des bons vieux films muets dans une première version des Deux gosses. Mais sa véritable montée commence après la guerre de 1914-1918, où il est grièvement blessé : c'est la Comédie des Champs-Élysées, avec Jouvet et Giraudoux, et c'est, au cinéma, après le Commissaire Maigret, qu'il campe, sous la direction de son frère, dans la Nuit du carrefour, une suite d'ouvrages dont les plus marquants sont la Bandéra, la Maison du Maltais, la Marseillaise, l'Affaire Lefarge, le Patriote, le Journal tombe à cinq heures, Dernier atout, le Voyageur sans bagages, le Père Goriot... Et, demain, Coïncidences.

Au théâtre, un souverain aisément jupitérien. Mais, à l'écran, un quadragénaire dur, impitoyable, cruel même, et presque toujours sardonique ; cela, par le moyen d'une voix métallique et chaude, d'un regard calme et pourtant torve, d'une physionomie ramassée et âpre. Lequel est le vrai ? Faisons une moyenne : la Fédération du spectacle va trouver en Pierre Renoir un président habile à combiner et à nuancer, subtil et plein de bonhomie, doté du sens of humour, mais aussi, le cas échéant, ferme et volontiers batailleur...

Le Minotaure.



UN CHEF-D'ŒUVRE DE RENÉ CLAIR

LE SILENCE EST D'OR ou "l'École des femmes" dans le décor de "Sous les toits de Paris"

par Denis MARION

Film français. Scénario, dialogues et réalisation : René Clair. Interprétation : Maurice Chevalier, François Périer, Marcelle Derrien, Dany Robin, Christiane Bertilange, Pizani, Jean Daurand, Gaston Modot, Olivier, Max Dalban, Lajarrige, Raymond Cordy. Chef-opérateur : Thirard. Chef-opérateur du son : Archimbaud. Décors : Barasac et de Gastyné. Musique : Van Parys. Production : Pathé-Cinéma-R.K.O.



M. EMILE : MAURICE CHEVALIER

me Molière imaginé une nouvelle version de la situation éternelle du barbon qui enseigne à l'adolescent la manière de séduire les filles, leçon que celui-ci met à profit pour souffler à son maître une proie convoitée, c'est que cette situation a eu le privilège (plutôt que les trente-cinq autres) d'éveiller en lui cet intérêt passionné et désintéressé qui seul est capable d'insuffler la vie à des créations nées de l'esprit humain et qui (il faut bien le reconnaître) fait si souvent défaut aux artisans du cinéma.



JACQUES ET MADELEINE : F. PERIER ET M. DERRIEN

qui le passe à François Périer comme une recette passe-partout de séduction. Les mots ne correspondent à aucun sentiment réel et au contraire déguisent les véritables intentions de celui qui les prononce. La seconde fois François Périer répète la tirade à Marcelle Derrien mais à son insu déjà, il y met plus de sincérité qu'il ne le voudrait. Enfin, quand Marcelle Derrien répète à son tour les mêmes phrases à Maurice Chevalier, elle est absolument convaincue de la vérité de ce qu'elle dit et serait-elle capable de trouver une expression originale, celle-ci ne traduit pas avec la même fidélité ce qu'elle ressent. C'est tout le problème des rapports du langage avec la pensée, du fameux problème qui préoccupe tant Jean Paulhan et qui lui a fait écrire *Les Fleurs de Tarbes* sans arriver encore à une conclusion bien nette. Mais au lieu d'être présenté sous une forme théorique et abstraite et qui n'est accessible qu'aux initiés, le voilà rendu clair et évident pour les esprits les plus simples et en outre dramatiquement émouvants.

Pour sa rentrée à l'écran, Maurice Chevalier a consenti à la fois à paraître son véritable âge et à ne pas chanter. Il en a été récompensé par le plus beau rôle de sa carrière. Ce qu'il peut avoir parfois d'excès d'autorité, de diction trop savante, de mimiques trop étudiées est entièrement justifié par son personnage de metteur en scène touché-à-tout à l'image de Méliès... Et sa simplicité et son naturel sont admirables dans tous les passages d'émotion contenue. Marcelle Derrien, hier inconnue, fait un début étourdissant qui la classe au tout premier rang. Elle est jeune, elle est fraîche, elle est jolie, elle porte à merveille les toilettes de l'époque, elle dit juste (et sous leur apparente simplicité, ses répliques ne sont pas faciles) il serait bien surprenant qu'elle ne fournisse pas une remarquable carrière. François Périer a un rôle un peu effacé entre eux deux, mais il y fait valoir son extrême gentillesse et sa façon naturelle. Enfin, l'habituel cortège des rôles de second plan, nous permet de passer en revue bien des personnages secondaires particulièrement chers à René Clair : depuis le comptable Paul Ollivier jusqu'à l'homme à la chèvre Raymond Cordy et du photographe Gaston Modot au chanteur de café conc' Armontel. Il serait injuste d'oublier Dany Robin, qui dans le second rôle féminin s'est montrée parfaite.

Il est enfin inutile de répéter qu'une des qualités de René Clair consiste à s'entourer des meilleurs techniciens : c'est rendre au décorateur Léon Barasac, à l'opérateur Thirard et à l'ingénieur de son Archimbaud l'hommage qui leur est dû.



LUCETTE : DANY ROBIN

MONTAND SERA-T-IL CHAMPION DU MONDE?

QUAND j'avais quatorze ans, je voulais faire de la boxe, comme tout le monde. J'ai reçu un coup de poing dans le nez. Alors, j'ai compris... explique Yves Montand. Mais maintenant, il a décidé de remonter sur le ring, et, depuis un mois, il s'entraîne en vue du championnat du monde.

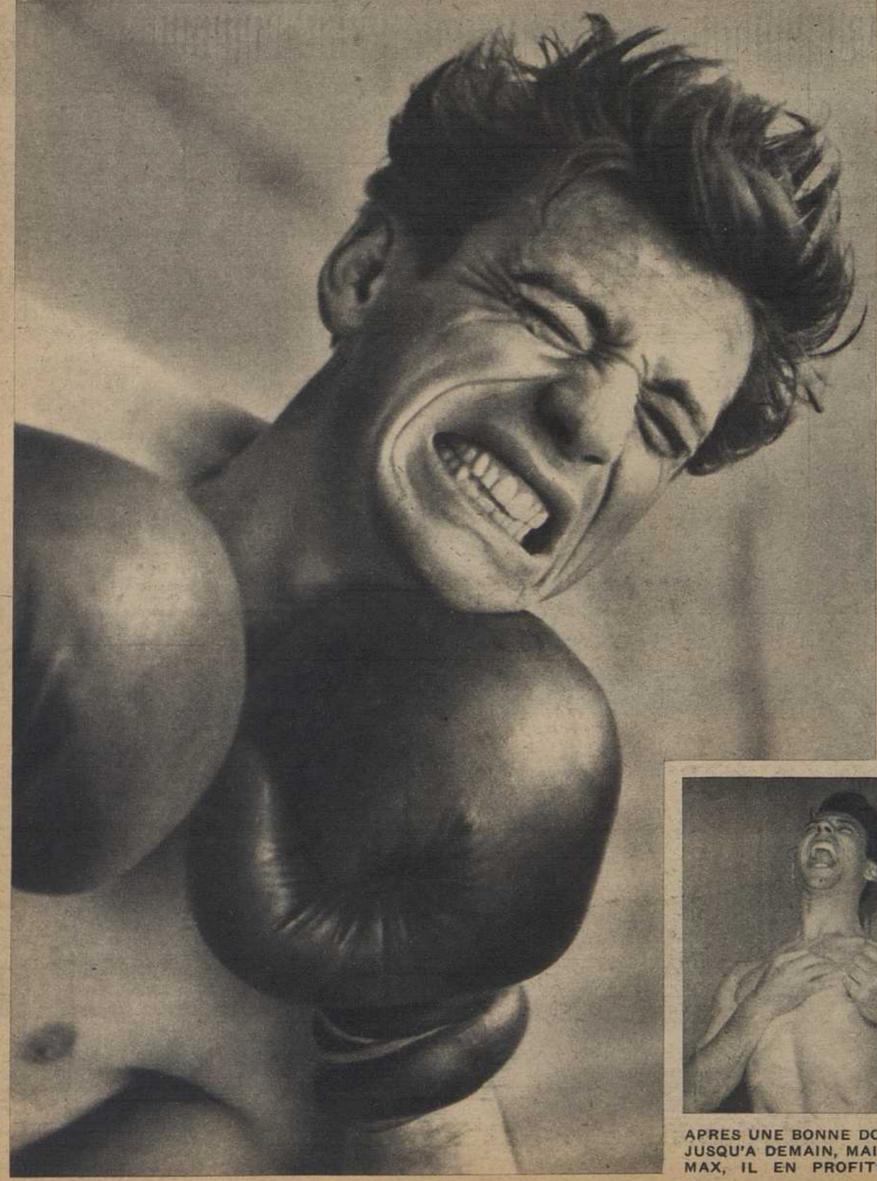
Dans *L'Idole*, dont Alex Esway vient de donner le premier tour de manivelle, Montand disputera un match qui tiendra l'écran quinze à vingt minutes. « Je vais me battre contre Stephan Olek... Tu parles ! Heureusement, je suis un faux champion, un champion qui gagne grâce à une série de matches truqués. Lui, il ignore, bien sûr, que les matches sont truqués. Il ne le saura qu'au moment de disputer le championnat du monde. Il sera battu. Alors, il se suicidera. »

Le scénario de *L'Idole* a été écrit par Marcel Rivet et dialogué par Le Chanois. Montand aura comme partenaires Suzanne Dehelly, Albert Préjean et la blonde découverte d'Esway, Danielle Godet. « Ça, c'est une fille bien », dit Montand avec un geste d'admiration, « elle vibre... » « Venez les gars, on va prendre un glass ! » Car Montand s'entraîne à parler américain. Mais ça, c'est une autre histoire...

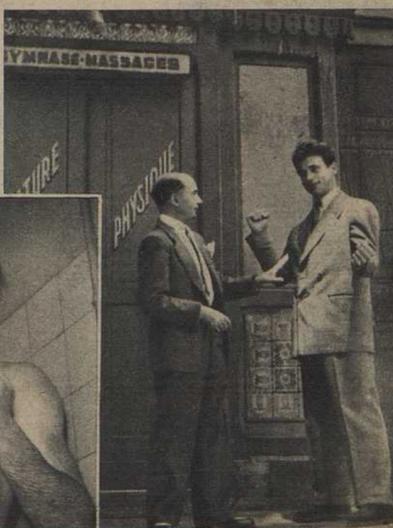


DEPUIS UN MOIS, TOUS LES MATINS : SAC DE SABLE, ANNEAUX, HALTERES, ETC. ENTRAINEMENT INTENSIF. YVES MONTAND EST CONFIAANT DANS L'ISSUE DE SON PROCHAIN MATCH, MATCH QU'IL DISPUTERA CONTRE STEPHAN OLEK

JACHELLA. (Reportage photographique DARGENCE.)



TROIS PETITS ROUNDS POUR SE METTRE EN FORME. « T'ES TROP NERVEUX, YVES ! » DIT LE MANAGER



APRES UNE BONNE DOUCHE FROIDE, MONTAND DELAISSE LES GANTS JUSQU'A DEMAIN, MAIS, COMME IL RENCONTRE SON COPAIN HARRY MAX, IL EN PROFITE POUR LUI PROPOSER UN PETIT ROUND...

POUR UNE NUIT D'AMOUR

Un exercice de style

Film français. Scénario : E. T. Gréville et Max Joly, d'après Emile Zola. Dialogues : Josipovici. Réalisation : E. T. Gréville. Interprétation : Odette Joyeux, Roger Blin, Alerme, Zita Fiore, Jacques Castelot, Raymond Galle, René Génin, Pierre Labry. Chef-opérateur : Jacques Lemare. Décors : Piérac. Musique : Jean Wiener. Production : As Film-C.I.F. Monaco, 1946.



La transposition à l'écran des nouvelles de Zola semble vouée aux extrêmes, Marcel Pagnol avait réalisé *Nais* avec la pire platitude théâtrale. Edmond T. Gréville a orné *Pour une nuit d'amour* des artifices les plus distingués de la rhétorique du cinéma. Mais encore que la caméra s'y remue terriblement, le film se déroule sur un rythme fort languissant et, la dernière image évanouie, il n'en reste à peu près rien dans l'esprit.

Afin de nous passionner pour ce drame d'une forte noirceur romanesque (et qui se fonde au début sur une situation des plus conventionnelles), il eût fallu donner quelque consistance aux caractères des personnages d'Odette Joyeux et Roger Blin. Or, ceux-ci sont à peine esquissés. Que cette délicate et frêle adolescente perverse, fraîche émoulue du couvent, ait pu tuer un amant — son frère de lait — dans l'alcôve de sa chambre, outrepassa d'autant plus la vraisemblance qu'on nous explique fort superficiellement les mobiles de son acte. Et il ne nous paraît pas moins incroyable qu'elle ait eu le machiavélisme d'attirer chez elle un soupireur timide (un employé des postes qui lui déclare sa passion en jouant de la flûte) et de lui demander de la débarrasser du cadavre contre la récompense d'une nuit d'amour. Et c'est encore abuser de notre créance de nous demander d'admettre que ce soupireur — qui se refuse d'ailleurs,



THERESE DE MARSANNE (ODETTE JOYEUX), JEUNE FILLE DE BONNE FAMILLE, A TUE SON AMANT JULIEN (ROGER BLIN) ACCEPTERA-T-IL DE FAIRE DISPARAITRE LE CADAVRE ? OUI. « POUR UNE NUIT D'AMOUR ».

après coup à recevoir le prix de sa complicité — soupçonné du meurtre, se laisse arrêter par les gendarmes, tandis que la jeune fille épouse un vicomte dans l'église du village.

Sans doute, Gréville a-t-il tenté de nous faire accepter tout cela par une atmosphère parfois à demi-irréaliste. Mais si la musique, très belle, contribue à son dessein, ses procédés visuels — frénésie de travellings, ralenti, balancement de l'appareil de prises de vues — datent d'une avant-garde un peu démodée et sont dotés d'une éloquence tout extérieure.

En dépit de son échec, et sous son fatras d'esthétisme, le film dénote cependant une curieuse personnalité. Il séduit le regard par d'élégantes compositions dans la manière de Manet, où opère le charme d'Odette Joyeux (dont le talent de comédienne ne saurait être mis en cause). Sous la lumière crue, comme dans le clair-obscur des ruelles provençales, la photographie de Jacques Lemare est toujours magnifique d'intensité.

Raymond BARKAN.

L'ECRAN français n'accepte aucune publicité cinématographique



SOUS LE REGARD DES ETOILES

Le vrai visage des mineurs gallois

« THE STARS LOOK DOWN »
Film anglais, doublé. Scénario : J. B. Williams, d'après A. J. Cronin. Réalisation : Carol Reed. Interprétation : Margaret Lockwood, Michael Redgrave, Emyl Williams, Nancy Price, Edward Rigby, Linden Travers, Cecil Parker, Allan Jeayes. Production : Grafton-M.G.M., 1946.



A.J. Cronin est ce robuste écrivain populaire qui dénonce les scandales sociaux par le moyen de romans greffés sur un arrière-plan documentaire ; assez grossièrement, on pourrait dire qu'il tient dans les lettres anglaises la place qu'occupent chez nous Charles Plisnier ou Maxence van der Mersch. Dans son pays, il est bien possible qu'il finisse par exercer sur les mœurs sociales une influence, infiniment moins importante certes, mais du même ordre que celle de Dickens au siècle dernier. Sur quoi il est nécessaire, je pense, d'ajouter qu'il n'a ni l'humour, ni la stylisation des caractères, ni le génie de Dickens. Naguère, Cronin dénonça la clique des médecins nobles de Harley Street : son livre était intitulé *la Citadelle* et King Vidor vint tourner à Londres un film d'après lui : un bon film, gâché par une emphase excessive. Cronin a encore étudié la question des mines, prenant position pour les mineurs, le syndicalisme rizou-



LA TRAGÉDIE DE LA MINE, L'ATTEINTE DES MÈRES ET DES ÉPOUSÉS, CEUX QUI REVIENTRONT PLUS... SOUS LE REGARD DES ÉTOILES.

IMAGES DE LA VIE

SUITE AFRICAINE

★ Décidément, les périodes africaines de leurs Majestés britanniques et de notre président de la République auront permis aux actualités d'égaliser les meilleurs documentaires ethnographiques. Vous avez, sans doute, goûté l'amusante singularité de ces payeurs à chignon escortant sur le Zambèze un souverain doré sur tranches et coiffé d'un bicorne liseré de blanc. Bien que leurs cris réjouissants eussent été post-synchronisés, on ne pouvait à coup sûr parler d'un exotisme de studio. Presque toutes les images vaudraient d'être citées : l'ombrelle de la reine se profilant sur l'écume impétueuse des chutes Livingstone, la pintade offerte à M. Auriol, les jeunes négresses coiffées selon la mode locale, les fantastiques jeux indigènes sur échasses, les danseurs totémiques casqués de croix de Lorraine et carrelés de blanc, le duel touareg, sans oublier surtout cette course de chameaux dont le jockey vainqueur percevait la récompense du haut de sa bosse. Voilà bien de quoi nous réconcilier au cinéma avec les déplacements officiels.

PREMIER MAI

★ C'est incontestablement Gaumont qui nous a offert le meilleur reportage sur le 1^{er} mai parisien. Les brassées de muguet, les rues aux magasins clos, les footballeurs des usines Renault et le puissant rassemblement populaire de la Concorde en rendaient fort bien l'atmosphère. A Metro-Journal aussi nos éloges pour sa revue de la fête du travail à Berlin, à Budapest et à Prague.

Plusieurs bandes ont inséré quelques vues d'une humanité simple et rude sur la détresse des paysans polonais victimes des inondations. Et si nous n'avons pas aperçu Déat, nous avons du moins deviné son ombre dans les montages cyprotes des Actualités Françaises et de Pathé.

THERAPEUTIQUE AERIENNE

★ Avec peu de moyens techniques, mais un zèle et une sincérité justifiant la sympathie, le magazine n° 5 du Service cinématographique de l'air nous renseigne sur les missions réalisées par notre aviation. Il nous révèle en particulier les vertus curatives des hautes altitudes pour le traitement de la coqueluche. Et s'il est paradoxal de voir le bénéfice de cette haute altitude obtenu par certains petits malades sans quitter le plancher des vaches grâce à un « chaisson à dépression », il est un peu étonnant d'observer l'expression de soulagement des mamans groupées sur le terrain, lorsque réapparaît l'avion auquel elles ont confié leurs enfants — non sans une pointe d'inquiétude.

LE PROBLEME DE LA FAIM

★ La « Marche du Temps » qui ne recule devant aucun problème nous eût étonné si elle n'avait pas abordé ce problème-là, d'une si terrible actualité. Un milliard d'êtres humains souffrent de disette alimentaire, dont une grande partie ne peuvent subsister que grâce à une aide extérieure, nous déclare son commentateur. Et cette aide leur a été et leur est exclusivement fournie par l'U.N.R.R.A. et l'organisme qui lui succède. En fait, le film constitue un exposé des activités de l'U.N.R.R.A. Quoi qu'il en soit, à la fin quelques solutions à cette angoissante situation, il est loin d'avoir embrassé son sujet aussi largement qu'on a coutume de le faire à « La Marche du Temps ». Dans des conjonctures économiques assez différentes — puisque c'était la surproduction qui y était la cause de la disette — Paul Rotha avait réalisé, avec « Le Monde de l'Abondance », une œuvre incomparablement supérieure (il est vrai que son métrage était supérieur également).

R. B.

reux, les nationalisations. C'est, cette fois un Anglais, Carol Reed, qui a porté le livre à l'écran. Nous le connaissons déjà par une œuvre précédente (ou, plus exactement, qui fut présentée en France avant celle-ci), *The way ahead*, où il célébrait les sergents-majors et les vertus de l'entraînement dans l'armée britannique. Ce dernier film était encore loin d'atteindre à la maîtrise : il était assez mal construit et vulgaire par endroits. Mais, avec une bonne direction des comédiens, les solides et traditionnelles vertus du cinéma documentaire britannique apparaissent là, et forcent l'estime en faveur du metteur en scène.

Nous retrouvons ici les mêmes qualités et les mêmes défauts. Les défauts sont éclatants : le découpage ne parvient pas à donner au film le rythme et l'unité qui imposent les œuvres cinématographiques de tout premier ordre ; le dialogue est surabondant et sans esprit ; l'anecdote sentimentale est mal intégrée au documentaire ; l'exposé social, qui recueille pourtant notre entière approbation de principe, est terriblement explicite et verbal ; les bons sont un tout petit peu trop bons, les méchants un tout petit peu trop méchants ; certaines séquences, enfin, sont bien longues.

Mais, d'autre part, *Sous le regard des étoiles* se signale fortement par des qua-

lités exceptionnelles : le documentaire sur le pays de Galles minier est implacable et infiniment plus vrai que dans le film de John Ford, *Qu'elle était verte ma vallée* ; la scène de la course vers la mine, la séquence du match de football montrent un spectateur un prolétaire authentique, dur et rassemblé ; les figurants et les seconds rôles sont d'ailleurs admirables, et tout le monde, dans ce film, a joué dans le même ton ; et s'il est vrai que Michael Redgrave, l'un des acteurs de composition les plus intelligents de tout le cinéma, n'est pas aussi bon que dans *Au cœur de la nuit* ou *Le Chemin des étoiles*, c'est qu'il a la charge de défendre un rôle conventionnel. De plus, le travail technique est le plus souvent excellent : choix des plans, montage, éclairage, travellings ; la qualité picturale des scènes de la mine est telle qu'on pense parfois à des bas-reliefs de maîtres. Et s'il est vrai que la conduite du récit est défaillante dans l'ensemble, l'argument n'en est pas moins émaillé de traits psychologiques bien venus.

Encore une fois, ce n'est pas un chef-d'œuvre. Mais c'est tout de même un film d'une qualité assez exceptionnelle pour qu'il faille déplore que la plupart des spectateurs ne puissent le voir qu'en version doublée.

Jean QUEVAL.

PAS UN MOT A LA REINE-MÈRE

Une plaisanterie à ne pas renouveler

Film français. Scénario et dialogues : Yves Mirande. Réalisation : Maurice Cloche. Interprétation : Suzanne Dehelly, Lilliane Bert, Denise Provence, Hélène Tossy, Daniel Clérice, André Brunot, Pierre Bertin, Pierre Javenot, Arnaudy, Maurice Baquet. Chef-opérateur : Willy. Chef-opérateur du son : Jean Philippe. Production : Eden. 1946.



J'ai vu Maurice Cloche pendant qu'il réalisait son film. Je lui ai fait part de mes appréhensions. Il m'a exprimé son espoir et exposé les raisons pour lesquelles il avait accepté cette gaure de tourner sur une scène de théâtre en se privant, de propos délibéré, d'une grande partie des moyens d'expansion du cinéma. Son ton était, je dois le reconnaître, chaleureux, mais il ne m'avait pas convaincu. Maintenant que j'ai vu le film, j'ai la conviction que j'avais raison.

Maurice Cloche est un homme de bonne volonté et de bonne foi. S'étant laissé embarquer dans cette aventure, il a tenté l'impossible pour limiter les dégâts. Travellings, panoramiques, plans américains, gros plans, déplacements d'appareils : toutes les ressources dont il pouvait disposer dans ce

studio improvisé digne de Méliès, il les a utilisées. Mais, de même qu'un robot, si perfectionné soit-il, ne remplace jamais complètement l'intelligence humaine, les virtuosités techniques, le pensum laborieux que constitue *Pas un mot à la reine mère* ne peuvent prétendre au nom de film. Ni théâtre, ni cinéma, il s'agit d'un genre hybride accusant et grossissant les conventions de l'un et de l'autre.

Evidemment, le mal ici n'est pas très grave. Personne ne criera au crime de lèse-chef-d'œuvre, car la pièce d'Yves Mirande ne le mérite pas. Cette comédie de boulevard de pauvre inspiration et d'esprit contestable, dans laquelle l'inévitable héritier du trône de Neustrie est amoureux de la non moins classique fille du milliardaire parvenu, n'avait pas grand-chose à perdre. Il vaut toujours mieux tenter des expériences sur des matériaux de peu de prix. Mais, qu'une fois de plus, celle-ci serve de leçon. Tout cela sent terriblement l'étriqué, la confection.

Et, malgré tant de talents réunis : André Brunot, Pierre Bertin, Suzanne Dehelly, Daniel Clérice, Pierre Javenot, Lilliane Bert, Maurice Baquet, etc., on emporte la pénible impression d'une mauvaise plaisanterie à ne pas renouveler.

Jean NERY.

AU CŒUR DE L'ARIZONA

On prend les mêmes et on recommence

Les titres changent, les sujets restent les mêmes. Le héros s'appelle Gene Autry ou Gary Cooper, Roy Rogers ou Henry Fonda, Glenn Ford ou John Wayne, son cheval est noir, avec une étoile blanche, ou blanc avec une étoile noire ; il y a le shérif malhonnête, la fille du rancher, les troupeaux qu'on vole, les vilains aux grosses moustaches menaçantes, et les revolvers parlent plus facilement que les cow-boys taciturnes et obtus.

Voici, aujourd'hui, Hopalong Cassidy, alias William Boyd : il a des cheveux argentés, un cheval blanc et des chemises noires. Sont là aussi le vieux comique à la voix enrouée, la jeune première aux yeux candides, l'aventurière qui meurt à la fin, et les voleurs de bestiaux rituels.

Mais qu'importe l'histoire et les comparaisons ! Depuis vingt ans, nous retrouvons périodiquement leurs visages nouveaux et pourtant familiers. Hélas ! Au cœur de l'Arizona n'est qu'un ersatz de western. C'est mal photographié, c'est lent, mal découpé, mal joué, mal dirigé, interminable, exaspérant. Un de ces westerns sans âge, qui traînent au fond des tiroirs empoussiérés, aux techniciens anonymes, aux figurants rares, aux chevaux poussifs, aux diligences branlantes. Il traîne sur ces images on ne sait quelle insaisissable odeur de mois.

Existe-t-il toujours un public pour ce genre de production ? Suffit-il au spectateur de voir un cavalier galoper en tirant des coups de revolver pour se laisser prendre à la magie du Far-West ? Hélas ! Il semble bien que oui. On rit, et les ficelles les plus grosses jouent encore.

G. DABAT.

Jean MARAIS, « ver de terre amoureux d'une étoile », Danielle DARRIEUX

adapté de Hugo par Jean Cocteau et Pierre Billon

BON appétit, messieurs ! L'apostrophe fameuse de *Ruy Blas* retrouvera-t-elle sur les écrans de France — cent dix ans après la création de la pièce — l'éclat qu'elle connut au théâtre de la Renaissance, et Jean Marais saura-t-il la lancer avec l'impertinente élégance de Frédéric Lemaître ?

L'œuvre de Victor Hugo, si elle obtint, dès 1838, un vrai succès, n'avait cependant pas provoqué les batailles enthousiastes que, huit ans plus tôt, avait déchaînées *Hernani* : sa valeur était d'ailleurs fort discutée. Les critiques l'accablaient, en accentuant encore le reproche d'in vraisemblance adressé à tout le théâtre romantique... Jean Cocteau, néanmoins, n'a pas eu peur de l'adapter pour l'écran. « Je n'ai pas craint », écrivait-il récemment à propos de sa dernière pièce « *L'Aigle à deux têtes* », de longer et même de dépasser le mélodrame qui est, à mes yeux, la forme de spectacle la plus populaire et la plus belle !

On comprend, dès lors, pourquoi il envisageait — depuis longtemps —



(Photos DAIGENCE.)

DANIELLE DARRIEUX SERA « LA REINE » DE « RUY BLAS ». ELLE PORTERA CE COSTUME CONÇU PAR ESCOFFIER ET DONT LES MANCHES SONT EN LAME BLANC.



VOICI, NAISSANT DE MULTIPLES ESQUISSES UN DES COSTUMES DESTINES A JEAN MARAIS QUI INCARNERA « RUY BLAS »



WAKHEWITCH A CONÇU...



...CES DECORS DU PALAIS ROYAL D'ESPAGNE POUR « RUY BLAS » QUE TOURNERA BILLON.

de réaliser ce qu'il nomme lui-même « un des plus beaux drames d'amour de tous les temps ». Reste à savoir comment l'extraordinaire aventure de ce laquis amoureux de sa reine, de ce ver de terre amoureux d'une étoile, supportera d'être soumise aux exigences du cinéma de 1947...

Pierre Billon — qui, dans quelques jours, commencera les prises de vues — ne semblait pas particulièrement prédisposé à frayer avec Victor Hugo. Cocteau a su le convaincre que, débarrassé de sa gangue artificiellement romantique, *Ruy Blas* gardait une saveur éternelle. Et Billon, aujourd'hui, a la plus entière confiance dans son sujet.

La tâche du décorateur, cependant, était délicate. L'architecture et la décoration modernes n'ont plus besoin,

pour exprimer la grandeur, du bric-à-brac romantique dont on a tant usé depuis Hugo.

— Jean Cocteau et moi-même, se plaît à dire Pierre Billon, nous nous sommes rencontrés sur la nécessité de faire simple. Il n'était pas possible de restituer, comme au siècle dernier, les palais ruisselants de tentures et les architectures surannées du moindre appartement privé. A vrai dire, notre film se passera de décors. On plus exactement, nous n'indiquons que les armatures du décor. Quelques lignes, quelques tentures, et nous cédonns le pas à l'imagination du spectateur.

Wakhevitch a su se plier à ses exigences.

De même pour les costumes d'Escoffier. Réduits aux lignes générales, débarrassés des ornements inutiles, stylisés à la façon d'une interprétation de peinture ancienne, ils ne manqueront pas d'être grandioses.

Rappelons enfin que, dans le choix des interprètes, les mêmes impératifs ont guidé Cocteau et Billon : Jean Marais sera Ruy Blas, Danielle Darrieux la reine, Marcel Herrand don Salluste et Gabrielle Dorziat la duègne.

Ainsi *Ruy Blas* 1947 se présente comme un hommage aux traditions romantiques concilié avec la rigueur des temps modernes.

Jacques MARCEROU.

HOLLYWOOD



ONZE HEURES DU SOIR AU CARREFOUR DE VINE STREET ET DU HOLLYWOOD BOULEVARD : LES FAÇADES DES CINEMAS D'EXCLUSIVITE.



CET AUTOSTRADRE RELIE HOLLYWOOD AVEC LES STUDIOS WARNER BROS, UNIVERSAL ET REPUBLIC.



SITUE AU MILIEU D'UN QUARTIER DE RESIDENCE, L'OBSERVATOIRE DE GRIFFITH PARK DOMINE HOLLYWOOD.



SUR LE HOLLYWOOD BOULEVARD, A GAUCHE, LE FAMEUX GRAUMAN'S CHINESE THEATER OU LES STARS LAISSENT LEURS EMPREINTES DANS LE CIMENT.

“J'AI VECU SIX ANS A HOLLYWOOD” par LILO DAMERT

Sept faubourgs en quête d'une ville...

J'ai vécu six ans à Hollywood. Mais je ne vous parlerai guère de ses vedettes. On ne vous en a que trop parlé. J'essayerai plutôt de vous raconter la vie quotidienne qu'y mènent les gens qui travaillent comme vous et moi.

Qu'est-ce que Hollywood ? La capitale du cinéma américain ? Sans doute. Mais, si l'on y produit presque tous les films du pays, on y fabrique aussi beaucoup d'avions et il s'y trouve un grand nombre d'autres industries — celle du pétrole notamment — qui occupent sensiblement plus de monde que le cinéma. Car Hollywood, ce mythe, est aussi, est surtout un des « sept

faubourgs en quête d'une ville » qui constituent Los Angeles. Imaginez Nice multiplié par sept agglomérations de taille à peu près semblables qui s'étendraient le long de la mer jusqu'à Cannes et en profondeur jusqu'à Grasse, et situé approximativement au centre de ces sept Nice, un noyau de gratte-ciel abritant la préfecture, le palais de justice, la poste principale, les grandes banques et les compagnies d'assurances — un noyau d'affaires et de bureaux où personne n'habite — et vous aurez un aperçu de l'étendue de Los Angeles, cette cité monstrueuse sortie de la « Mission des Anges » que fondèrent jadis les Pères espagnols.

Cependant, vous n'auriez pas encore idée de son véritable visage. Car cet assemblage de villes où l'homme qui fabrique les avions « Douglas » et « Constellation » frôle quotidiennement l'homme qui fabrique « Mrs Miniver » et le « Lost Week-end » a un air de foire éternelle, l'aspect d'un provisoire qui serait devenu définitif. Dans cette vaste étendue de maisons et de bâtiments, parsemée de jardins, de terrains vagues, de palmiers poussiéreux, le taudis touche à la maisonnette bourgeoise, la maisonnette au faux palais. Voici un boulevard : un grand magasin luxueux, un champ d'avoine sauvage, une rangée de villas en bois ripoliné, une vieille baraque en ruines, un puits de pétrole en activité... Le monstre en grandissant a tout happé, tout englobé. La nature elle-même ajoute à cette impression

d'incongru. Le désert à l'Est, la montagne au Nord, l'océan à l'Ouest et au Sud les collines nues, aux herbes sèches et drues, serrent étroitement la ville comme si, pour une exposition mondiale, on avait entassé là tout ce qui pouvait « faire pittoresque ».

MOI, j'habite sur le haut d'un petit bras de montagne qui traverse la ville, séparant Culver City (Metro Goldwyn Mayer), Beverley Hills (Fox Films) et Hollywood (RKO, Paramount), de Van Nuys (Republic Studios), Studio City (Universal) et Burbank (Warner Bros). Nous avons deux voitures : ce n'est pas un luxe, c'est une nécessité. Mon mari travaille à Culver City, c'est-à-dire à 20 kilomètres de chez nous, tandis que je travaille à Burbank, à 18 kilomètres dans le sens opposé. Nos amis les plus rapprochés sont à cinq kilomètres. Mon marché, ma banque (je paie tout par chèque, même l'épicière), mon teintu-

rier, mon pharmacien sont à trois kilomètres. Les autobus et les trams sont rares et ne passent que dans les grandes artères reliant les différentes villes et leurs faubourgs. Ma femme de ménage noire met deux heures pour venir chez moi ou dans les autres maisons où elle travaille, car elle habite le quartier réservé aux gens de couleur, situé fort loin des quartiers où vivent ceux qui peuvent se payer le luxe d'une bonne.

Luxe ? Mais oui. Une femme de ménage gagne un dollar de l'heure, une bonne couchée et nourrie au moins 125 dollars par mois. C'est cher, même pour les Américains. Mais, tout comme il y a une crise aiguë de logement, il y a, à Hollywood, une crise de domestiques. Vous qui voulez savoir de quoi on parle le soir dans la capitale du cinéma, voilà l'un des sujets de conversation des femmes riches de Hollywood.

« Chaque minute compte ! »
A brume est tombée — il y a presque toujours une petite brume la nuit et les soirées sont si fraîches qu'on ne sort jamais sans un manteau. Mais cette matinée est radieuse comme toutes les matinées.

de deux chaises et, bien entendu, d'un bureau en chêne, de série comme tout le reste. Le jour de mon arrivée, un envoyé du service des fournitures m'a apporté du papier de toutes qualités, des enveloppes de tous formats, des crayons de tous genres. Et puis diverses encres, des agrafes, des élastiques, des gommés, des bloc-notes... de quoi écrire cent romans-fleuves.

Dans une petite antichambre, ma secrétaire reçoit mes coups de téléphone et tape à la machine les pages griffonnées que je lui remets. Quand je n'ai rien à lui donner, la centrale du service des secrétaires lui envoie automatiquement d'autres travaux.

Comme elle, j'ai des heures de présence, et si je ne suis pas tenue de pointer comme tous les employés du studio à l'exception des acteurs, metteurs en scène, auteurs et chefs de service, je suis quand même contrôlée par un mystérieux système de surveillance dont je n'ai jamais pu percer le secret. Nous, les coolies de la plume, devons travailler de neuf heures et demie du matin à cinq heures et demie du soir, avec une heure pour déjeuner. Au-dessus du restaurant du studio, il y a une grande banderole qui porte l'inscription : « Chaque minute compte ! » Ça me coupe l'appétit !



HOLLYWOOD AUX YEUX DU MONDE C'EST UNE PIN-UP GIRL CHARMANTE BLONDE EN MAILLOT DE BAIN... C'EST ADELE JERGENS, PAR EXEMPLE.



L'AUTEUR DE CET ARTICLE, LILO DAMERT, EN CONVERSATION AVEC MICHELE MORGAN DANS UNE LOGE DES STUDIOS RKO



Paulette Goddard, Ingrid Bergman, cadre charmant à ce portrait de M. Gomier qui a la chance d'enseigner le français à Hollywood.



Les acteurs se rendent souvent visite sur le « set ». Michaël North a choisi son moment pour venir saluer Janis Paige.



Dans un restaurant de Hollywood : Joan Crawford et sa fille adoptive, Christine.



Tim Holt et Cathy Downs se ravitaillent pendant « My darling Clementine ».



Pause pendant le tournage de « L'essa, nymphe au cœur fidèle ». Charles Boyer et Joan Fontaine jouent aux cartes, Alexis Smith boit et observe.

LES FILMS DE LA SEMAINE (suite)

ANNA ET LE ROI DE SIAM



Certains films désarment la critique. Voici, du moins, somme toute fidèlement racontée, l'histoire qu'on nous propose, et contre laquelle ne peuvent rien, ni l'humour de Rex Harrison, ni la conviction d'Irene Dunne, ni la somptuosité des décors simill-orientaux, ni les grâces de cent cinquante Hollywoodiennes déguisées en Siamois pour la circonstance.

La scène se passe au palais du roi Mongkut — il n'y a pas de quoi rire — Mongkut, donc, roi de Siam, sous les traits de Rex Harrison, qui rassemble d'ailleurs au duc de Windsor. Comme vous allez le voir cette conférence contradictoire en deux heures et cinq mille mètres sur le Siam et la démocratie se déroule entièrement sous le signe de la fatalité.

Le *kralahome* (non, ce n'est pas un vocabulaire pornographique siamois : ça veut dire premier ministre) s'adresse à Anna Owens, dite Irene Dunne à la ville, venue là pour ajouter au prestige britannique et, accessoirement, enseigner les enfants du souverain (il s'exprime avec un regard de côté qui ne présume rien de bon) : « Vous voulez habiter une résidence privée ? Privée, en vérité ! A-t-on jamais vu pareille exigence ! Z'habiterez au harem ! »

Anna-Irene Dunne-Owens (pathétique, mais discrète, décidée à aller aux sauvages comme d'autres vont au peuple). — « On se moque de moi, *kralahome* ! l'exige de voir Mongkut, je veux dire Sa Majesté ! »

Grommellement sinistre du *kralahome*. Des mois s'écoulent.

Mongkut (c'est un barbare ouvert au progrès ; il porte un croquignolet petit chapeau pointu en forme de château-fort siamois). — « Miss Owens, ravi de vous voir. Permettez-moi de vous présenter ma famille. » D'un geste large, il désigne ses soixante et onze enfants.

AVENTURE

« LOST IN A HAREM »

Film américain, v.o. sous-titré. Réalisation : Charles Riesner. Interprétation : Bud Abbott, Lou Costello, Marilyn Maxwell, John Conte, Douglass Dumbrille, Jimmy Dorsey. Production : M.G.M. 1944.



Décidément non ! Ce n'est pas ce film qui permettra de consacrer Abbott et Costello comme de grands comiques. *Aventure au harem*, moins pauvre que *Deux nigauds dans une île* (sans mal), est en effet moins drôle que *Rio Rita*, et moins bien construit que *Fantômes en vadrouille*.

On peut d'ailleurs se demander si le jour de cette consécration viendra jamais. Il apparaît, d'après ces quatre films, que, si Costello laisse jouer une « nature » très riche, et si Abbott sait mettre en valeur son partenaire par une froideur et une sobriété exemplaires, ce nouveau couple manque de goût dans le choix de ses effets, et se complait trop souvent dans le registre de la vulgarité.

Abbott et Costello s'essaient sur toute la gamme du rire et emploient des procédés inspirés du mauvais cirque — déguisement en femme, gifles, coups. Ils gâchent ainsi l'audace de certains gags qui nous font trop rarement atteindre ce royaume merveilleux.

(A suivre.) L. D.

ROI DE SIAM

« ANNA AND THE KING OF SIAM » Film américain, v.o. sous-titré. Scénario : Talbot Jennings et Sally Benson, d'après Margaret Landon. Réalisation : John Cromwell. Interprétation : Irene Dunne, Rex Harrison, Linda Darnell, Lee J. Cobb, Gale Sondergaard, Mikhail Rasumy, Dennis Hoey, Tito Renaldo, Richard Lyon, Mickey Roth. Opérateur : Arthur Miller. Décors : Thomas Tittle. Musique : Bernard Herrmann. Production : Fox. 1946.

Irene-Anna Dunne-Owens (avec une courtoisie de bonne compagnie alliée à la détermination britannique). — « Merci, votre Mongkut... pardon, Votre Majesté. Je profite de la conversation pour rappeler à Sa Majesté que je n'ai pas de résidence privée avec baignoire. »

Mongkut répond par un grommellement embarrassé. Des mois s'écoulent. On donne à Anna une résidence privée mais sans baignoire. Elle se venge en faisant chanter Home, sweet home au soixante et onze petits Mongkut. Leur père convoque Anna qui, drapée dans sa fierté britannique, reste debout, pendant que Mongkut reste assis (il n'y a pas de quoi rire).

Mongkut. — « Quand je suis assis, vous devez vous asseoir, et ainsi de suite, et ainsi de suite... »

Ici, trois scènes ont été coupées : je me plais, du moins, à l'imaginer, Taptim, la favorite (elle est la mère de vingt-deux des soixante et onze enfants), est féroce jalouse. Des mois s'écoulent. Anna s'intéresse au dessin du Siam, dont elle veut faire une baignoire modèle, je veux dire une démocratie. Des mois s'écoulent. Taptim abandonne Mongkut et ses vingt-deux enfants pour un gigolo. Des mois s'écoulent. Elle est arrêtée et condamnée à être brûlée vive.

Anna, à Mongkut (avec la chaleureuse conviction que les démocraties apportent au service des causes justes). — « Vous n'avez pas le droit de la condamner sans la faire juger ! »

Mongkut. — « Le droit, c'est moi ! » Des mois s'écoulent. Le roi, à l'instiga-

AU HAREM

Quelques éclats de rire

leux, où plus rien n'a de sens ni ne s'explique.

Abbott et Costello font rire quand ils osent jouer ce jeu de l'absurde : on entend dans *Aventure au harem* parler un squelette, claquer des portes invisibles, aboyer un sultan sanguinaire et on voit les deux héros du film, transformés en termites, dévorer à belles dents tout un mobilier. On y voit aussi Costello, harassé par une longue marche à travers le désert, réclamer « de l'eau, de l'eau !... » et se laver les mains.

La parodie manque de force : après *Aventure au harem*, la parodie du film oriental reste à réussir, tandis que la *Princesse et le Pirate*, par exemple, avait des chances d'épuiser celle du film de corsaires. La réalisation de Charles Riesner — qui collabora jadis avec Charlie Chaplin — est correcte, parfois assez savante : les séquences qui mettent en scène Jimmy Dorsey and his band, sont traitées selon le découpage auquel nous a accoutumés Jean Negulesco dans ses courts métrages musicaux.

Le partenaire d'Abbott et Costello, Marilyn Maxwell, est dénuée de talent. On lui pardonne : elle chante si bien et elle est si outrageusement platinée...

Roger Marc THEROND.

tion d'Anna, donne un grand banquet pour le corps diplomatique, avec une fourchette par invité. Des mois s'écoulent. Le fils aîné du roi meurt. Des mois s'écoulent. La Grande-Bretagne installe une légation. Des mois s'écoulent. Mongkut meurt. Toutefois, sur son lit de mort, il s'adresse une dernière fois à Anna : « La démocratie, qu'il lui dit comme ça, y a qu'à ça de vrai. L'Angleterre et le Siam sont deux grands pays alliés. Faites donc installer une baignoire modèle pour le prince Chulalongkorn, qui va me succéder sur le trône. »

Chulalongkorn abolit l'esclavage. Anna est bien contente d'avoir gagné. Le producteur espère faire mieux la prochaine fois. J. Q.



ABBOTT ET COSTELLO APPRENNENT AUX FILLES D'UN HAREM TRES HOLLYWOODIEN COMMENT TELEPHONER AVEC UN NARGHILE : « AVENTURE AU HAREM ».

faits pour donner à l'écran une œuvre de qualité. Mais il eût fallu, pour cela, resserrer et condenser l'intrigue, la dépolluer d'un certain nombre d'éléments mélodramatiques. Compagnez, s'il a pleinement réussi quelques scènes fort habiles, a eu, trop souvent, recours à des procédés si usés qu'ils n'agissent plus sur les spectateurs.

Il est évident que le film souffre de l'indigence des moyens mis en œuvre.

Film belge. Scénario : J. Companeez, d'après S. A. Steeman. Dialogues : Norbert Carbonnaux. Réalisation : E. G. de Meyst. Interprétation : Louis Salou, Marie Déa, Claudine Dupuis, Werner Degan, Georges Janin, Jos Gevers. Chef-opérateur : Maurice Delattre. Décors : R. Salme. Musique : Robert Potier. Production : Belnapro. 1946.

E.-G. de Meyst a valablement cherché à compenser la pauvreté des décors et la platitude des images par de trop nombreux mouvements de caméra.

Dans un double rôle, Louis Salou force souvent la note. Werner Degan, qui veut imiter Fresnay, n'arrive qu'à être fade et théâtral. Marie Déa revient à l'écran après cinq années d'absence. On regrettera, une fois de plus, que cette comédienne de talent ne soit pas employée plus souvent. Les charmes de deux belles filles, Viviane Chantel, fille de joie amoureuse, et Claudine Dupuis, bouquetière perverse, permettent d'attendre sans trop d'ennui le mot : fin.

TACCHELLA.

ABONNEZ-VOUS à l'ÉCRAN français



IRENE DUNNE ARRIVE AU PALAIS DE BANGKOK. ELLE SERA LA GOUVERNANTE DES EPOUSES ET DES ENFANTS DE SA MAJESTE : « ANNA ET LE ROI DE SIAM ».

LES ATOUTS DE M. WENS

Pénurie de matière grise



Voici la quatrième énigme criminelle résolue à l'écran par l'élegant et circonspect commissaire Wens. Si la chance, grâce à Lacombe et à Clouzot, avait favorisé Stanislas-André Steeman pour « Le Dernier des six » et « L'Assassin habite au 21 », il n'en est pas de même, hélas ! en ce qui concerne ses deux dernières œuvres adaptées à l'écran : « L'Ennemi sans visage », de R.-P. Dagan et « Les Atouts de Mr. Wens », réalisé en Belgique par E.-G. de Meyst, l'auteur de « Soldats sans uniforme » et du « Cocu magnifique ».



LA JEUNE BOUQUETIERE CLAUDINE DUPUIS SE LAISSERA-T-ELLE SEDUIRE PAR LE MECHANT LOUIS SALOU ? « LES ATOUTS DE MR WENS ».

LEURS GOÛTS ET LEURS COULEURS



CHEZ ELLE, DANS UN ENSEMBLE GRIS-BLEU, ECHARPE ROSE. AIME LIRE, COMME ON LE VOIT, ET ECRIRE (DES ROMANS).

ODETTE JOYEUX ou la vie en bleu



PAILLE ET VELOURS NOIR, UNE CAPELINE DE BERGERE.

ODETTE JOYEUX est une femme précise et décidée ; elle n'a rien de « dans le civil », de la petite fille évaporée qu'elle représente souvent à l'écran. Pour s'habiller, ouvrant une armoire paysanne, elle choisit rapidement dans une garde-robe peu encombrée.

Toutes ses toilettes sont bleues. Comme ça, elle ne perd pas de temps à « assortir » la robe avec le sac ou l'écharpe. Bleues, des robes d'été imprimées de fleurs ou à rayures. Toutes de forme simple : pas de froufrou ou de chichis, c'est bon dans les films. Dans celui qu'elle vient de tourner (Pour une nuit d'amour), elle a porté assez de dentelles, mousselines, volants, fuses incrustées, rubans, pour s'en passer l'envie pendant longtemps — si jamais elle en avait eu envie. Chez elle, personne pratique, elle porte pantalon de flanelle grise et veston masculin.

Bleu roi : une canadienne de velours côtelé, qui va avec toutes ces robes. Mais ses robes du soir sont blanches. — Je suis bien trop petite pour une

autre couleur qui me diminuerait aux lumières.

Elle porte alors quelque coiffure, ou des fleurs blanches dans les cheveux. En plein jour, pas de chapeau, ou tout juste un béret en hiver ; en été, une capeline de grosse paille, le bora un peu plongeant devant protéger du soleil. Chasseuses : à talons très hauts, pour gagner de la hauteur, ou petits souliers absolument plats, qui lui permettent une allure vive. Odette Joyeux a toujours l'air pressée, active.

Bas : ils pourraient être bleus aussi, mais heureusement pas : elle est écrivain, de l'écurie Gallimard, et n'a rien publié depuis Agathe de Nieul l'espoir, œuvre d'imagination poétique, parait-il.

Le décor dans lequel elle vit est également très différent de celui de ses films. Son appartement, dans une vieille maison, s'étend sur deux étages réunis par un escalier intérieur, à la lourde rampe ; est vaste, sans fouillis ni bric-à-brac ; le Louis-Philippe, le Napoléon III sont bannis — et même le Louis XV.

De basses époques, dit-elle. Son goût est sévère plutôt que joyeux ; Louis XIII, Directoire, Empire. Les murs sont peints en bleu, bien entendu.

Il y a chez elle beaucoup de jolies choses, et au moins deux chefs-d'œuvre authentiques et inégalables : deux vues de Paris. L'une montre la Sainte-Chapelle, à la flèche élégante, au-dessus du Palais de Justice, au-dessus de la Seine. C'est ce qu'on voit d'une fenêtre qui donne sur le quai. L'autre offre la Seine qui s'en va, le pont Neuf, et, au delà, le Louvre et sa colonnade royale. Les couchers de sa leil y sont royaux aussi.

Les deux vues sont dignes d'être signalées par des astérisques dans le Baedeker, c'est-à-dire dans le Guide...bleu. Henriette PIERROT.



LE PANTALON DE FLANELLE EST SA TENUE FAVORITE. MAIS POUR LES JOURS CHAUDS ELLE PORTE CETTE ROBE IMPRIMÉE.



ELLE DETESTE LES MODES 1900 ET LES TENUES 1880 QU'ELLE DOIT PORTER SI SOUVENT A L'ECRAN. CETTE ROBE AMPLIE EST BLANCHE ET BLEUE ET TOUTE PLISSÉE.

(PHOTOS D'ARGENCE.)

L'ECRAN des CINE-CLUBS

25 ANS DE CINÉ-CLUBS

XI. — L'AVANT-GUERRE

LES enfants n'ont pas été oubliés dans les préoccupations cinématographiques des gens de clubs : en 1932, Sonika Bô avait fondé le Club Cendrillon, dont les séances émigrèrent des Champs-Élysées, où le club avait débuté, dans cette salle du Musée de l'Homme où elles ont lieu aujourd'hui, Sonika Bô ayant, dès la libération, repris son activité, avec le succès que l'on sait.

En 1937, autre nouveau club : le Club des Cinq. Les Cinq ? Nos camarades Jean Néry et François Timmory, et puis Chazal, Dumont et Tager. A ce moment, le C. C. de Paris a cessé de fonctionner. Sa disparition a creusé un grand vide dans les manifestations des C. C. On a vu que, par ses présentations de films soviétiques inédits, par la démonstration qu'il fit, devant ses adhérents, du caractère nocif que le fascisme et le nazisme entendaient donner au cinéma, le C. C. de Paris avait ouvert des fenêtres, jusque-là seulement entrebâillées, sur l'activité cinématographique à l'étranger. Le Club des Cinq reprend le flambeau. On retrouve à ses séances les habitués fidèles du C. C. de Paris : Lucie Derain, Jean Mitry, Franju, Doringe, Roland Dorgèles, Carlo Rim, R.-P. Dagan. Et aussi « les amis de nos amis », gens qui, jusqu'ici, ne s'intéressaient pas au cinéma, et qu'il s'agit d'amener à s'« instruire » cinématographiquement en les faisant assister aux séances.

Mais les Cinq, un jour, ne sont plus que deux : Jean Néry et Robert Chazal. Les autres sont pris par leurs occupations. Pour François Timmory, celles-ci restent d'ailleurs cinématographiques. Le club change évidemment de titre, et s'appelle désormais La Boîte à Films. Projections à venir : des sélections de la « Marche du Temps ». On encadre des chutes de bandes d'actualités, qu'on a littéralement ramassées dans les corbeilles des journaux d'actualités, et dont quelques-unes, tel un sensationnel reportage sur la guerre d'Espagne, ne seront jamais vues du grand public.

A la fin de la saison 1939, la Boîte à Films, qui vient d'avoir une année d'activité éclatante, annonce à ses adhérents les divers projets qu'elle se propose de réaliser durant la saison prochaine. On se donne rendez-vous pour octobre. Mais, en octobre 1939... les amateurs de la Boîte à Films se trouvent « quelque part en France », et les portes du club restent closes.

(A suivre.)

José ZENDEL.

Le Carnet du Club-Trotter

★ LES NOUVEAUX-NES se portent bien : celui de Neuilly (1) montre une vitalité qui comble d'aise ses jeunes animateurs. La projection du Vampyr, de Dreyer, donna lieu, l'autre soir, à une controverse passionnée à laquelle prirent part, entre autres, Mme Deletang-Tardif, qui se déclara avoir été très sensible à la poésie du film, et M. Clément, assistant de Jacques Becker, qui estima qu'on se trouvait en présence d'un chef-d'œuvre vieillit, et qu'il faudrait tourner à nouveau. L'unanimité se fit sur les dialogues, que chacun trouva parfaitement superflus, quand bien même le doublage en eût été convenable.

★ JEAN VIGO (dont nous comptons publier prochainement les lettres inédites qui ont paru dans l'Inté-

ressant cahier édité par le C. C. de Valence à l'occasion de son festival) a donné son nom au C. C. de Fontainebleau (2). La séance inaugurale fut, bien entendue, consacrée au réalisateur de Zéro de conduite, avec la projection de ce film. Les débats furent d'autant plus vifs que des universitaires étaient présents dans la salle : on apprendra sans doute avec intérêt qu'ils entérinèrent la décision de la censure (on sait que celle-ci interdit le film) en déclarant que cette mesure était pleinement justifiée par le « caractère subversif » de l'œuvre de Vigo. Le 20 mai : Jeunes Filles en uniforme, un film allemand inédit, et un court métrage muet, datant de la guerre de 1914-1918 : Vieux papiers, destiné à inciter la population à ramasser les vieux papiers (la récompense promise est encourageante : 0 fr. 15 par kilo de papier ainsi récupéré).

★ UNE PREMIERE SEANCE est, pour un animateur de club, une dure épreuve qui se ramène à peu près à cette question : marchera, marchera pas ? Les gens qui assistent à ces séances ne se doutent généralement pas de quelles patientes démarches, de quels soucis elles sont l'aboutissement, et avec quelle anxiété ses responsables en attendent le déroulement. Nous nous le disions, une fois de plus, en regardant les quatre cents spectateurs qui, mercredi dernier, assistaient à la séance inaugurale du C. C. d'Ermentauvilliers, laquelle on projetait le jour se lève, présenté par Georges Sadoul : combien d'entre eux se représentaient de quels dévouements intelligents cette soirée pleinement réussie faisait la preuve ? Francis Crémieux, après la projection, dirigea les débats : comme d'habitude, après une timidité de début de la part des spectateurs, une intervention entraîna diverses réactions, et la discussion finit par prendre un tour si passionné que, seule, l'évacuation de la salle put l'arrêter.

★ IVAN LE TERRIBLE sera projeté en version originale, et présenté par Georges Sadoul, par Ciné-Liberté, le 15 mai (20 h. 45, 21, rue de l'Entreport).

Filmés FOGG.

(1) 185, avenue du Roule, Neuilly-sur-Seine
(2) M. Terrage, 25, rue Lenôtre, Fontainebleau.

LE FILM D'ARIANE (suite)

Le 13^e Congrès de la Fédération nationale du Spectacle a réuni les représentants de 50.000 professionnels

LE XIII^e Congrès de la Fédération nationale du spectacle qui vient de tenir ses assises du 6 au 9 mai a revêtu une ampleur singulière. Ceux qui ont suivi les débats qui se sont succédés pendant ces quatre journées et au cours desquels tous les problèmes qui touchent au théâtre, à la musique, à la radio, à la télévision et au cinéma ont été abordés avec une extrême rigueur ont pu se rendre compte de l'action primordiale qu'exerce désormais, dans chaque branche du spectacle, les syndicats fédérés. A travers les rapports déposés par les orateurs et les discussions auxquelles ont pris part les représentants des 50.000 adhérents de la Fédération,

c'est véritablement une nouvelle structure du spectacle que l'on voit se dessiner dans l'avenir. Le cinéma, pour sa part, a fait l'objet d'importants débats qui se sont prolongés durant plus d'un jour et demi et sur lesquels nous reviendrons. Enfin, l'élection du nouveau président de la Fédération nationale du spectacle, Pierre Renoir, a été accueillie avec un enthousiasme difficile à décrire. Tous les délégués, debout, ont applaudi leur président qui n'est pas seulement un grand acteur mais aussi un syndicaliste ardent qui a donné à ses camarades maintes preuves de son dévouement.

LA TAILLE DE « GUÊPE »

dont vous rêvez et que vous impose la mode actuelle,

vous l'obtiendrez avec des modèles de

La Gaine Barbara

conçue pour les vedettes dont vous enviez la silhouette élégante à l'écran. Son tissage exclusif et sa fermeture Hollywood la rendent invisible et amincissante.

Demandez le luxueux catalogue et la brochure

« Les Secrets d'Hollywood »

à la GAINE BARBARA (Service 580)

27, rue Ballu, PARIS-9^e.

(Joindre 3 timbres pour frais.)

(Métro : BLANCHE ou CLICHY.)

Ouvert de 14 à 18 heures.

LA GAINE Barbara vous AMINCIRA



2 minutes vous suffisent pour avoir des yeux noir-jais ou noir-velours, bleu-perle ou violet, vert-nyl, jade ou pers, marron ou noisette, gris de lin ou gris-menthe.

Nuancez à volonté la Couleur de vos Yeux: Voici les Teintes Enchantées de RICIL'S!



— MES CILS POUSSENT... depuis que j'emploie du Ricil's. En 10 jours les cils peuvent allonger d'un bon tiers, comme le montre ci-dessus le «compas ciliométrique».



ENFIN LE RICIL'S COMPLET! avec sa glace et sa vraie brosse «Ricil's» pour obtenir l'inimitable effet Ricil's — des cils magnifiquement lustrés et courbés.

QUI FONT PARAÎTRE LES CILS PLUS LONGS, LES YEUX PLUS GRANDS ET LE REGARD PLUS CAPTIVANT.

COMME 9 femmes sur 10 «vous avez des yeux changés» — avec l'iris aux couleurs nuancées (iris-caméléon) —, si bien que pour faire resplendir votre visage, il vous suffit de colorer vos cils avec l'une des «teintes enchantées» de Ricil's, composées toutes les 6 avec les nouveaux «colorants révélateurs». Employez le vrai Ricil's d'avant-guerre que vous pourrez maintenant retrouver partout avec sa brosse et sa glace. Aussitôt vos yeux s'éclairent littéralement en prenant l'une de ces nuances captivantes : noir-jais ou noir-velours... bleu-perle ou violet... vert-nyl, jade ou pers... marron ou noisette... gris de lin ou bien plus longs et brillent d'un éclat soyeux et sombre qui, en agrandissant les yeux, donne au regard une saisissante profondeur d'expression.

Le seul à l'huile de ricin spéciale pour activer la pousse, le cosmétique Ricil's nourrit le cil, l'assouplit et le rejoint à tel point qu'après 10 jours de ce traitement de beauté véritablement bienfaisant, les cils desséchés ou décolorés — cassants, trop courts ou trop clairs — repoussent de plus belle, magnifiquement colorés, lustrés et courbés.

Demandez le vrai Ricil's pour les cils.

RÉSULTATS DU CONCOURS DU JEUNE PREMIER SPORTIF ORGANISÉ PAR PARIS-CINÉMA

ROBERT INGARAO

Jeune premier sportif N° 1
tournera dans "l'idole" d'A. Esway

Au début de cette année, « Paris-Cinéma » organisait un concours de jeunes premiers sportifs, et demandait à ses lecteurs de désigner, parmi les vingt photographies de candidats qu'il publierait, les six d'entre eux qui lui paraîtraient le mieux répondre à cette définition.

- | | |
|-----------------------|------------|
| 1. Robert Ingarao | 9.162 voix |
| 2. Georges Vincendeau | 4.723 voix |
| 3. Pierre Janvier | 4.407 voix |
| 4. M. Akie | 4.061 voix |
| 5. Georges Korane | 3.363 voix |
| 6. Jean Peigne | 2.156 voix |

Cette liste des finalistes du concours ayant été ainsi établie, un jury se réunit, et son choix confirma celui du public :

Robert INGARAO

qui avait obtenu, auprès des lecteurs, une très forte majorité, fut désigné à l'unanimité comme le

JEUNE PREMIER SPORTIF 1947



GEORGES VINCENDEAU



PIERRE JANVIER



ROBERT INGARAO

Nous avons le plaisir d'annoncer à M. Ingarao, ainsi qu'à nos lecteurs, qu'il est engagé par Alexandre Esway, le metteur en scène de « Bataillon du ciel », pour tourner dans son film, « L'idole », qu'il réalise actuellement, et dont Yves Montand est la vedette.

M. Ingarao est prié de se présenter à la rédaction de « L'Ecran français » pour y convenir d'une entrevue avec M. Esway.



M. AKIE



GEORGES KORANE



JEAN PEIGNE

Participez au jeu du FILM INCONNU

REGLEMENT. — La première réponse provenant de Paris ou de la banlieue et la première réponse de province seront récompensées chacune par un prix de 500 francs. Les quatre suivantes (deux parisiennes et deux provinciales), par un abonnement de 6 mois.

Solution du problème n° 33

LE FILM INCONNU ÉTAIT : « LE BARON FANTÔME »

dans lequel André Lefaur montait dans un arbre, pour en tomber et échouer dans les bras d'Alain Cuny.

VOICI LES GAGNANTS :

2 prix de 500 francs : M. Jean-Philippe COSTEL, Lycée Saint-Louis, Paris.

M. Paul CHATENAY, Ambérieu-en-Bugey (Ain).

4 abonnements de 6 mois : Mme Alice GAUTHIER, 89, rue du Mont-Cenis, Paris.

M. Armand LILLO, 83, av. de la République, Montrouge (Seine).

M. P. RAPIN, 107, Grande-Rue, Besançon (Doubs).

M. Georges SALVETTI, 6 boulevard Victor-Hugo, Nice (A.-M.).

Pour un lecteur londonien. Nous avons reçu par télégramme de M. CONNOCKIE, London Film, Studios Shepperton, Londres, en date du 9 mai dernier, la réponse exacte à notre problème n° 33. C'est la première fois que nous parlons de l'étranger, et dans un délai si court, une réponse juste pour le concours. Aussi sommes-nous heureux de récompenser exceptionnellement cette célérité d'un de nos lecteurs à l'étranger en l'inscrivant pour un abonnement de six mois.

Problème n° 34
Dans quel film le héros et l'héroïne ont-ils été tous deux des enfants de l'Assistance publique ?

LES LETTRES françaises

L'hebdomadaire de qualité

Les meilleurs humoristes

Les meilleurs écrivains

Alternativement, chaque semaine,

La Page scientifique

avec la collaboration de

Jean ROSTAND

La « Page des Grands Procès »

sous la direction de

M^e Maurice GARÇON

Administration-Rédaction :

60, rue de Courcelles, PARIS-8^e

VIENT DE PARAITRE

JEAN A. KEIM
UN NOUVEL ART
LE CINÉMA SONORE

«... Si ces quelques pages pouvaient développer chez leur lecteur l'amour du nouvel art, le but cherché par l'auteur serait atteint... » J.A.K.

Un vol. in-8 de 350 p.
avec 16 hors-texte
350 Fr.

AUX ÉDITIONS ALBIN MICHEL

PRÊTE-MOI TA PLUME

Auteurs, acteurs ou techniciens ?

Il ne faudrait tout de même pas croire que notre petit Ami Pierrot a la mémoire courte.

Voilà quelques mois, ce godelureau vous avait demandé quels étaient, parmi les promoteurs et collaborateurs d'un film, ceux à qui vous vous intéressiez le plus. Encore une de ces petites enquêtes dont il — l'Ami Pierrot, c'est-à-dire moi — a le secret.

La question, ce coup-ci, n'a pas eu le même succès que le referendum sur le doublage. Pour tout dire, le nombre des lecteurs qui m'a répondu n'est pas considérable. C'est sans doute pourquoi, avec ma sournoiserie coutumière, j'ai tant tardé à donner les résultats.

Mais cette situation ne pouvait perdurer. Réprimandé sévèrement par sa conscience, l'Ami Pierrot a dû sortir ses petits papiers. Et voilà ce qu'il y trouve.

Le peloton de tête

Le spectateur qui sait vraiment apprécier le cinéma n'aura pas de préférence marquée pour un des quelconques responsables du film qu'il voit. Car, dans un film, tous les talents sont rassemblés dans l'homogénéité la plus parfaite, et si la bande est bonne, il est impossible de donner à un collaborateur le pas sur un autre. Ces lignes de Claude Marchal, à Paris, résument l'opinion le plus généralement répandue. Elle est partagée notamment par M. Tentorini, à Grenoble, par Danielle Agnelly, à Harrou, qui nuance adroitement sa pensée, par G. L., à Meknès, qui établit de subtils distinguos, etc...

Vous étonneriez-vous maintenant si je constate qu'après ces lecteurs férus d'objectivité, une importante minorité avoue qu'elle s'intéresse avant tout aux acteurs ? « Ils forment mon univers intérieur, je les appelle tout bas mes amis », écrit Chiffon J., dans les Vosges, et Fervente de ciné, à Saumur précise : « Si le réalisateur, le musicien ou l'opérateur font des bêtises, je ne suis pas assez compétente pour m'en apercevoir ; mais si l'acteur n'est pas bon, il me gâte mon plaisir... » D'autres correspondants, après avoir avoué cette prédilection, ajoutent une sorte de classement : pour Madame la Lune, à Paris, après les acteurs, viennent le dialoguiste, puis le musicien ; Josette Normandy, à Caen, cite, toujours à la suite des vedettes, le réalisateur, puis l'opérateur, ensuite le musicien.

Honneur aux techniciens

Après les acteurs, ce sont les réalisateurs qui inspirent de l'intérêt à mes correspondants, mais, fait curieux, ils sont serrés de très près par les opérateurs. Ainsi P. Châtenay, à Ambérieu, donne sans hésiter la palme à ceux qui conçoivent et réalisent un film contre vents et marées (est-il sûr que l'initiative d'un film revient toujours à un metteur en scène ?). Mais Henri L. Gautier, à Lyon, établit ainsi son palmarès : d'abord le réalisateur, — ceux du moins, spécifie-t-il, encore nombreux, qui font œuvre de créateurs — ensuite, « presque ex æquo », les scénaristes, et en troisième lieu le chef-opérateur ; les acteurs, ajoute-t-il, ne sauraient être que des instruments...

Même son de cloche chez André Prieur, à Beauvais, qui place toutefois les vedettes auprès du réalisateur et de l'opérateur, chez Michel Sient, à Levallois-Perret, chez d'autres. Mais Paul Chevillard, à Orsay, classe résolument en tête l'opérateur, suivi par les acteurs, réalisateur, scénaristes et musiciens mis franchement sur le même rang. Il n'est d'ailleurs pas le seul à rendre ce ferme hommage à la machine.

Les désherités

On le voit, les scénaristes — qui se trouvent à l'origine et à la base d'un film — se classent après les opérateurs, de même que les musiciens. Fait encore plus remarquable, personne ne se soucie du travail des décorateurs, personne ne mentionne le monteur. Et le producteur ? Et les nombreux collaborateurs techniques dont les noms encombrèrent le générique ? Mes correspondants gardent un silence absolu à leur sujet.

Sauf G.L., à Meknès, déjà cité, qui écrit ceci : « Quant à ceux qui n'ont aucune part à la valeur artistique d'un film, je ne m'en occupe guère. Que voulez-vous que cela me fasse que M. X..., de la Société Y..., en ait été le directeur de production ? Et le producteur, je lui suis infiniment reconnaissant d'avoir eu confiance en une équipe. Mais c'est tout ! »

Voici qui ne va pas plaire à ces fameux juristes qui avaient découvert que le producteur était l'auteur du film...

Petit Courrier

◆ Grande amie du cinéma. — Mon avis sur ces films ? Les Portes de la nuit : un souvenir gênant, que Carné et Pré-

vert nous feront sans doute oublier, par leur prochaine *lie des enfants perdus*. Le *Tranquille* m'a amusé. Qu'elle était avec ma volonté, je lui tire un grand coup de chapeau, mais je n'irai pas le revoir.

◆ Mme G. Lune, à Paris. — Entièrement d'accord avec vous concernant les révélations de l'amour dans *Brève rencontre*, et la signification du thème musical.

◆ Gabriel, à Meknès. — Henri Calet, à Paris, à ce jour : *L'Étravagante Mission* (1945), *Jéricho* (1945-1946), *Les Chouans* (1946), *La Maison sous la mer* (1947). Écrivez à la Nouvelle Édition, 213 bis, boulevard St-Germain, Paris (7^e).

◆ J.-F. Breutzel, à Strasbourg. — Vous trouverez un compte rendu des *Desperados* dans le numéro 82 de *L'Ecran français*. Ce n'est pas un film déplaisant.

◆ J.-C. Bing. — Nous ne sommes pas seuls, réalisé par Edmund Goulding, et interprété par Paul Muni et Jane Wyman.

◆ Andréa Brère, à Tréon. — Jean Marchat n'est pas marié. Paul Mourisse a réalisé à l'écran en 1941, dans *Montmartre-sur-Seine* : il a divorcé après la Libération.

◆ G. Coumes, à Chartres. — Si l'œuvre dont vous désirez tirer un scénario est française, vous pouvez demander à la Société des Gens de Lettres (roman) ou à la Société des Auteurs (théâtre) si les droits d'adaptation cinématographique sont libres. Pour les œuvres étrangères, le mieux est de s'adresser à l'auteur ou à l'éditeur.

◆ D. D., à Grenoble. — C'est justement avec *Mrs Miniver*, en 1942, que Greer Garson a remporté l'Oscar. Ses films pas encore projetés en France sont les suivants : *Blossomy in the dust*, *When ladies meet*, *Youngest profession*, *Mme Curie*, *Mrs Parkinson*, *Valley of Decision*, *Adventure*, *Sacred and profane*.

◆ Guy Grandmère, à Béziers. — Le film américain *Le Gladiateur* a été distribué en France par les Films Georges Muller, 17, Faubourg-Saint-Martin, Paris.

◆ Madeleine Corbillon, à Versailles. — Aucun lien de parenté entre Germaine et André.

◆ François Gallet, à Paris. — Le mieux est que vous vous adressiez à la Fédération des ciné-clubs, 7, avenue de Messine ; on vous y donnera d'utiles suggestions au sujet de la tournée que vous comptez entreprendre.

◆ Louis Gauthier, à Glichy. — On peut déposer un scénario à l'Association des auteurs de films, 9, rue Ballu, Paris. Quant à le vendre à une maison de production, c'est une autre paire de manches...

◆ Alois Yborge, à Paris. — Le film dont vous parlez est *L'Équipage*, d'après Joseph Kessel, réalisé par Anatole Litvak, en 1933 ; Jean Murat, Charles Vanel et J.-P. Aumont, officiers aviateurs, y avaient pour partenaire Annabella.

L'ami Pierrot

UNE OFFRE UNIQUE

Si vous désirez réellement vous marier écrivez à Pamilla, 96, Boisguillaume (Seine-Inf.), en indiquant votre idéal. Nous choisirons parmi les milliers de partis dont nous disposons ceux vous convenant exactement. Cet essai est gratuit et ne vous engage à rien.

MARIAGES

Les demandes d'insertion doivent être adressées à l'Office de publicité de « L'Ecran français », 142, rue Montmartre, Paris, accompagnées de leur montant : 120 francs la ligne de 34 lettres, chiffres, alinéas ou espaces, majoré de 3 % de taxes. Les réponses doivent être envoyées à la même adresse, sous double enveloppe cachetée, timbrée à 4 fr. 50, avec le numéro de l'annonce au crayon.

DAMES

DAME, 40 ans, sans enfant, commerce à Paris, époux monsieur bien et sérieux. Ecr.: Mme André, 55, r. de Rivoli, Paris.

ABONNEMENTS
FRANCE ET COLONIES
Six mois... 350 fr.
Un an... 750 fr.
ÉTRANGER
Six mois... 500 fr.
Un an... 900 fr.

JAN

CHAPELIER DE GRANDE CLASSE



- « SYMPHONIE », petit chapeau « habillé » Nos modèles feutres et taupéras sont aussi réalisés en paille exotique.
 - « LA BELLE SAISON 47 », Album-Photos, 3 couleurs, consacré aux dernières créations. Gracieusement sur demande.
- JAN, 14, rue de Romé, PARIS (P. gare St-Lazare, face C. Rome) et 10, rue Paradis, MARSEILLE

HOROSCOPE SCIENTIFIQUE

Etes-vous né entre 1882 et 1932 ?... Oui ? Alors, saisissez votre chance. Envoyez, date et lieu naiss., env. timb. et 50 fr. : Professeur VALENTINO, Serv. A.D. 63, Boîte post. 297, CAEN (Calvados). — Vous serez stupéfié.

ROUGE À LÈVRES
RIVAL
Spécial pour jeune fille

AVEZ-VOUS DES SOUCIS ?
Voulez-vous connaître votre avenir ?
MADAME JOSIE
universelle, connue, 16, rue Henri-IV, à PAU, REpondra à ttes v. QUESTIONS J. photo, date de naiss., QUESTIONS P. photo, env. timbrée et 150 fr. disc. abs.

Parfum d'amour radio-actif
Magnétisé et irradié, ce parfum d'amour provoque, fixe et retient affection et attachement sincère, même à distance. Résultat étonnant, surnaturel. Notice explicative contre 30 francs.
Professeur CLEMENT
29, rue Gustave-Courbet, TOULOUSE

VOTRE HOROSCOPE

Étude sérieuse, individuelle. Précision étonnante, conseils, directives. Périodes de chance pour 3 ans. Envoyer date naissance et 50 fr. à SOCIÉTÉ (S. H.), 44, rue Lafitte, PARIS

MESSIEURS

JEUNE HOMME français désire correspondre avec jeune fille canadienne. N° 513.
PARIS, J. H. 22 ans, dessinateur, sérieux, sentimental, désire connaître jeune fille, situation et sentiments en rapport. Ecrire N° 514.
JEUNE INGENIEUR, 26 ans, étranger, situation d'avenir, désire rencontrer jeune fille sérieuse en vue mariage. Joindre photo. Ecrire : M. Zoltan, 147 bis, rue du Chemin-Vert, Paris (11^e).

MARIAGES toute situation et région sans commission.
Envol fermé, discret, liste 500 par. 20 fr. timb. Etoile-Poyer, à Annemasse.

L'ÉCRAN français PARU CLANDESTINEMENT JUSQU'AU 15 AOUT 1944
Rédacteurs en chef : Jean VIDAL & Jean-Pierre BARROT
REDACTION-ADMINISTRATION : 100, rue REAUMUR, Paris (2^e)
GUT. 80-60. TUR. 54-40.
PUBLICITE : 142, rue Montmartre, PARIS (2^e). GUT. 73-40 (3 lignes)
n'accepte aucune publicité cinématographique

ABONNEMENTS
FRANCE ET COLONIES
Six mois... 350 fr.
Un an... 750 fr.
ÉTRANGER
Six mois... 500 fr.
Un an... 900 fr.

Pour tout changement d'adresse, prière de joindre l'ancienne bande et la somme de 10 francs.
Compte C.P. Paris : 5067-78
Les abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois.
Les Directeurs-gérants : Jean VIDAL et René BLECH

ACTUALITÉS DE PARIS

Mc FARLAEN.



MARTINE CAROL MARRAINE DE L'AIR

A Toussus-le-Noble, Martine Carol a baptisé l'avion de tourisme des Editions Paul Dupont (voir notre article en page 2). Voici, à gauche, l'interprète de « Miroir » et de « Voyage surprise », souriante, après le petit tour qu'elle vient d'accomplir dans les nuages. Ci-dessus, la marraine entourée d'un groupe d'invités réunis devant l'appareil nouveau-né...

A sa droite: Mr KLEPPING, Mc FARLAEN, C. EYSSARTIER.
A sa gauche: Mr HENRI D'ASTIER DE LA VIGERIE, DIOLOGENT.

(Photos EDE.)

MADELEINE OZERAY APRÈS SIX ANS D'ABSENCE...



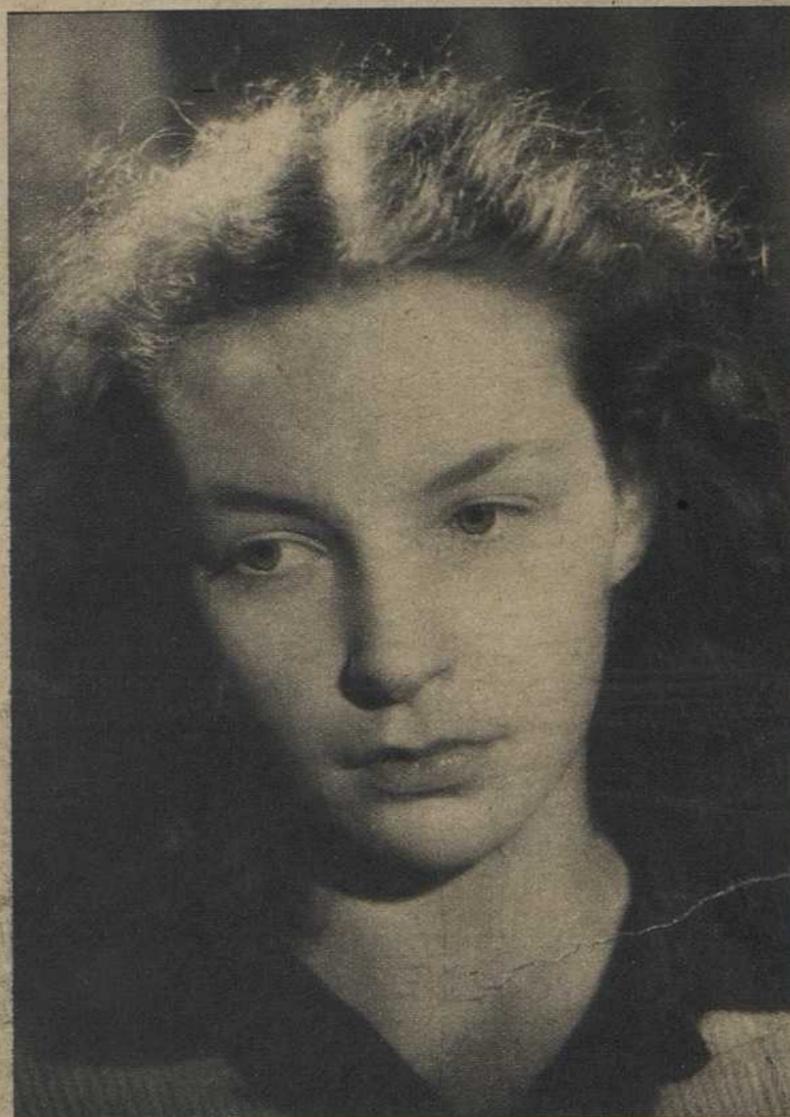
Madeline Ozeray, la vedette de « La Fin du jour », son dernier film français, avait quitté la France en 1941 pour l'Amérique du Sud avec la troupe de Louis Jouvet. En 1943, elle se maria, émigra vers le Canada où elle tourna « Le Père Chopin ». De retour à Paris, elle garde l'incognito. La verrons-nous dans nos studios ?

PAQUI HOMME DE CHEVAL

Jean Paqui, jeune premier et cavalier émérite a monté « Sucre de Pomme » au Concours hippique de Nice. On dit qu'il participerait à celui de Paris et serait de l'équipe qui représentera la France aux épreuves d'équitation de Lucerne, Londres, Genève et New-York. Paqui vient d'écrire un scénario sur... les concours hippiques.



(Photo GRAP.)



(Photo KARQUEL.)

PREMIERS AMOURS... DERNIÈRES VACANCES

Roméo et Juliette ne totalisent que trente-deux printemps dans le film que réalise actuellement Roger Leenhardt : « Dernières Vacances ». La jeune interprète est une danseuse de seize ans, Odile Versois, qui débute à l'écran avec ses cheveux blonds dénoués sur un tablier de petite fille... Elle nous montrera les nuances qui vont de l'amour enfantin aux premiers émois...

L'ÉCRAN français
Paris-Cinéma